



CULTURE



ÉTRANGER

“J'en ai assez d'être un écrivain martyr”

Icone de la RÉSISTANCE au président turc, menacée d'EMPRISONNEMENT, la romancière ASLI ERDOGAN vient d'être acquittée. Elle raconte son combat

Par DIDIER JACOB

REQUIEM POUR UNE VILLE PERDUE, par Asli Erdogan, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, Actes Sud, 150 p., 17 euros (prévue en avril, la sortie a été repoussée).

« Un gardien a verrouillé toutes les portes une à une, éteint toutes les lumières. Mais contre toi, toi qui as si longtemps voyagé sous les paupières closes du monde, les portes ne peuvent rien, tu t'en es affranchie. » Peut-on faire taire une voix aussi pénétrante et douce que celle d'Asli Erdogan ? Menacée d'emprisonnement en Turquie, l'écrivaine-journaliste, qui risquait la perpétuité, vient d'apprendre, à Paris, qu'elle était acquittée. Pour avoir passé plusieurs mois, en 2016, dans les prisons turques – les autorités lui avaient reproché à l'époque d'avoir signé un texte dans un journal pro-kurde – la cible privilégiée du président islamo-autoritaire Erdogan est devenue une icône de la liberté d'expression. Un rôle très éloigné de son caractère introspectif et du style magnifiquement poétique de ses livres, qu'il illustre son prochain recueil de textes, intitulé « Requiem pour une ville perdue », qui paraîtra bientôt en France.

Quelle a été votre réaction en apprenant, il y a quelques jours, que vous étiez acquittée ?

J'étais en état de choc. J'étais en France quand j'ai reçu un SMS disant que les juges étaient en train de se prononcer. Quinze minutes plus tard, j'ai reçu un second SMS, m'annonçant mon acquittement. J'ai pleuré. Et en y repensant, j'ai à nouveau les larmes qui me viennent. Nous étions tous sûrs que je serais condamnée.

Seriez-vous rentrée en Turquie pour purger votre peine ?

J'ai toujours rejeté l'idée de vivre en exil. Si je suis venue en France, c'est pour être entourée de mes amis au moment de la décision des juges. Je pensais également que les journalistes, ici, me soutiendraient davantage. Quoi qu'il en soit, je n'aurais



pas tenu, émotionnellement et physiquement, si j'avais été à nouveau emprisonnée. J'ai une sévère paralysie des intestins depuis août. On m'a opérée, et ça s'est remis à marcher mais comme un train du XIX^e siècle. Donc aller en prison dans cet état aurait signifié la mort pour moi.

Pourquoi cet acquittement, selon vous ?

Je ne comprends pas. C'est comme un jeu très sadique, fait de libérations, d'arrestations, et ainsi de suite. Je ne pense pas que la décision des juges ait été le fruit d'une stratégie monolithique, mise au point à l'avance. Ils changent d'avis selon les circonstances. Comment savoir si le juge a pris une décision de justice, ou s'il a reçu encore un appel téléphonique lui ordonnant de le faire ? Et si c'est le cas, tout peut se retourner avec un autre appel téléphonique. Sans compter qu'ils peuvent changer de juge à leur gré. Cette situation n'est pas rassurante.

Mais c'est aussi que vous êtes devenue un symbole de liberté, admirée comme telle dans le monde entier...

Sans doute, mais ça les énerve aussi. Ils n'en éprouvent que plus de plaisir à m'écraser. D'autant que je ne suis pas restée silencieuse quand on m'a signifié ma mise en accusation. J'ai rendu coup pour coup. Ce qui attise leur appétit de vengeance. Ils se disent que j'en demande encore, que je n'en ai pas assez eu. Il faut dire que le système judiciaire s'est effondré en

Turquie. Ça n'a jamais été comme ça. J'ai rencontré plusieurs avocats qui avaient vécu les années de la junte militaire. Ils m'ont dit que c'était le paradis, sur le plan judiciaire, en comparaison. Sans doute les juges étaient des militaires. Mais ils avaient une sorte d'éthique, même si tout opposant était pour eux un ennemi. Et il leur fallait des preuves. Ils voulaient écraser les gens de gauche, mais ceux qu'ils pourchassaient étaient vraiment de gauche, pas des gens qu'ils choisissaient au hasard dans la rue. C'était blanc et noir. Donc le jeu était plus simple à analyser et, après tout, ils ne cherchaient pas à se faire passer pour des démocrates.

"J'ESPÈRE QUE JE NE VIVRAI PAS ENCORE DIX ANS"

Et vous dites qu'aujourd'hui c'estpire ?

Maintenant c'est l'arbitraire absolu. On peut être condamné à trente ans de prison sans avoir rien fait de mal. Pendant ce temps, de vrais criminels sont laissés en liberté. Avant les élections, un membre de l'AKP, le parti au pouvoir, faisait campagne près de la frontière syrienne. On ne sait pas ce qui s'est passé, mais il y a eu un échange de coups de feu avec un opposant du HDP kurde. Le type du AKP meurt, et l'autre, blessé, est emmené à l'hôpital. Un groupe du AKP s'y présente, sous la protection de la police, lynche à mort le blessé,

BIO
Née en 1967 à Istanbul,
ASLI ERDOGAN est l'auteure
d'une dizaine de livres,
dont « Le Bâtiment
de pierre » et « L'Homme
coquillage ». Emprisonnée
plusieurs mois en Turquie
en 2016, elle est lauréate
du prix Simone-de-
Beauvoir pour la liberté
des femmes 2018.



et tue deux membres de sa famille. Devant les caméras, sous le nez de la police. Et aucune poursuite n'est engagée. Voilà ce qui se passe en Turquie aujourd'hui.

D'où tirez-vous votre esprit combattant ?

Je ne suis pas une combattante ! Je suis introvertie, j'aime écouter de la musique, écrire de la poésie. La politique m'est étrangère. Je ne suis pas douée pour le combat des ego qui sévit partout. Mais je rends les coups. Je me souviens du jour où j'ai encouru cette peine de perpétuité aggravée. C'était dans les journaux avant que nos avocats l'apprennent, car tout était préparé d'avance. Mais ce qu'ils n'avaient pas prévu, c'est que je répondre le lendemain, en disant que la littérature abattait les dictateurs.

Comment votre travail poétique a-t-il pu s'épanouir dans un contexte aussi difficile ?

Dans certains de mes livres, comme « le Bâtiment de pierre », le style est plus sec. Dans « Requiem pour une ville perdue », c'est l'opposé. Mais ce sont des textes anciens. J'ai écrit l'un d'eux dans un état étrange, chez moi, alors que je venais de perdre la personne la plus importante de ma vie, la semaine d'avant. J'écoulais et réécoulais sans cesse la « Passion selon saint Matthieu » de Bach, sans manger. Et trois jours plus tard, alors que j'écris difficilement d'habitude, j'ai pris mon stylo et tout est sorti. Je n'avais qu'à suivre les mots, comme dans un miracle. Je ne me souviens même pas les avoir écrits. C'est un texte sur l'absence, mais ce qui me surprend aujourd'hui, c'est qu'il soit aussi apaisé. C'est moi qui saignais, pas mon texte. J'étais aux frontières de la folie, mais je ne l'ai pas franchie, grâce à ce texte.

Et maintenant que va-t-il se passer pour Asli Erdogan dans les deux ou trois ou dix ans à venir ?

J'espère honnêtement que je ne vivrai pas encore dix ans. J'ai eu ma dose. C'est trop long. Et j'en ai assez d'être un écrivain martyr. Il m'est difficile de continuer à vivre en exil : ma langue me manque, ma bibliothèque aussi, mes 3500 livres. Et je ressens profondément ce dont Paul Celan a si bien parlé, quand votre langue maternelle est aussi celle de vos geôliers, de vos bourreaux. C'est un traumatisme. Je dois me soigner également. J'ai écrit un nouveau texte, il y a quelques mois, en une dizaine de jours. J'avais de l'eczéma, mes mains saignaient littéralement tandis que j'écrivais. ■

Lire l'entretien intégral dans « Bibliobs » sur le site de « l'Obs ».